

Jean-Dominique Durand

**Discours à l'occasion de la remise des insignes
de Commandeur dans l'Ordre des Palmes Académiques
à Benjamin Orenstein**

**Hôtel de Ville
29 mai 2018**

Monsieur le Maire de Lyon,
Messieurs les anciens ministres,
Monsieur le Cardinal,
Monsieur le Grand Rabbin,
Monsieur le Président du Consistoire régional,
Monsieur le Président de l'Amicale des Déportés d'Auschwitz-Birkenau et des camps de
Haute-Silésie,
Madame la Présidente du CRIF,
Madame la Présidente du Conseil de Développement de la Métropole,
Mesdames et Messieurs les élus,
Mesdames et Messieurs,

Cher, très cher Benjamin Orenstein,
C'est avec une grande émotion que j'ai préparé ce discours. Et je suis profondément ému de le prononcer. Vous m'honorez de votre confiance et de votre amitié.
Cela me bouleverse parce votre vie a été marquée par l'une des plus grandes tragédies de l'histoire. Parce que vous avez fait de votre vie, de votre résilience, un modèle qui s'impose à nous tous.

Vous êtes né le 15 septembre 1926 à Annopol en Pologne, dans la région de Lublin. Une petite ville typique de l'Europe centrale, où en 1921, 73% de la population était juive. Il y avait deux synagogues. La vie était rythmée par les fêtes du calendrier juif, avec cette musique Klezmer que vous aimez tant, et vous gardez la nostalgie du shabbat. Vous

baignez dans une culture juive, religieuse, vous décrivez votre père comme « un pratiquant éclairé ». Votre enfance se déroule heureuse, dans la simplicité d'une famille unie, dernier de cinq enfants, quatre garçons et une fille. On y parle le yiddish, une langue riche d'une littérature vivante, d'une presse active.

Le 1^{er} septembre 1939, peu de jours avant votre 13^e anniversaire, les troupes hitlériennes envahissent la Pologne. En mai 1945, plus rien n'existe de cette culture juive : les synagogues ont été pillées et brûlées, les livres détruits, la presse interdite, les théâtres fermés, les femmes, les hommes, les enfants tués. Six millions de morts, parmi lesquels un million et demi d'enfants, car il fallait tuer en particulier les enfants, porteurs de l'avenir. A l'issue de la guerre, l'Europe s'est trouvée amputée d'une part considérable de sa culture, cette culture juive de l'Europe centrale et orientale. L'idéologie nazie avait décidé de détruire les juifs d'Europe. C'est ce qu'a exprimé Élie Wiesel lors du procès de Klaus Barbie :

« Marqué, isolé, humilié, battu, affamé, torturé, le juif fut livré au bourreau non pour avoir proclamé une vérité quelconque, ni pour avoir possédé richesses et trésors enviés, ni pour avoir adopté le comportement interdit. Le juif fut condamné à mort parce qu'il était né juif, parce qu'il portait en lui une mémoire juive. »

Dès 1940, les humiliations, les violences se multiplient. Vous vous souvenez :

« La plus terrible des humiliations fut l'interdiction pour les hommes de porter la barbe. [...] Lorsque je rentrai à la maison et que je vis mon père sans barbe, ce fut un choc terrible. Jamais, je ne l'avais vu ainsi et je crois que c'est à ce moment que je compris tout le drame de notre situation. »

Les mois suivants sont une descente aux enfers. Les meurtres gratuits se multiplient, ainsi que les déportations. Toute votre famille disparaît dans le néant de cet enfer sur terre que les nazis organisent. Vous-même, vous passez à travers six camps, dont le dénominateur commun est de fonctionner sur la base d'un sadisme systématique. Tuer ne suffit pas. Il faut humilier, enlever toute dignité aux prisonniers, torturer. En 1944, vous arrivez à Auschwitz-Birkenau. « Un monde hors du temps », dites-vous, où les limites de l'irrationnel et de l'ignominie sont dépassées. Vous étiez encore Benjamin Orenstein ; vous devenez le matricule B4416. Vous gardez le souvenir de votre arrivée :

« C'était une vision d'apocalypse. Des gens tombaient, harcelés par les chiens bavant de fureur ; d'autres leur marchaient dessus, poussés par le flot de ceux qui descendaient des wagons. [...] Le souvenir d'un enchevêtrement de malheureux de tous âges, littéralement hallucinés, me reste comme une image atroce, imprimée à jamais dans ma mémoire. Nous étions arrivés à Auschwitz ou plutôt Birkenau, la porte de l'enfer. »

C'est là que vous passez le cap de vos 18 ans. Quel anniversaire ! Vous êtes transféré à Auschwitz 3, ce que vous considérez comme une chance.

Le 13 janvier 1945, commence une nouvelle épreuve. Celle des marches de la mort. Face à l'avancée des troupes soviétiques, et pour effacer les traces du crime, les SS évacuent les prisonniers vers des camps situés plus à l'Ouest. Une marche hallucinante dans un hiver glacial. Vous arrivez à Dora une douzaine de jours plus tard. C'est là que des soldats américains vous libèrent :

« Je revois ces deux GI, enlevant leurs casques, se mettre à genoux, et s'écrouler en sanglots en nous voyant. Quel spectacle devons-nous leur présenter ! Nous les regardions, les yeux exorbités, nous ne savions pas, nous ne pouvions pas exprimer notre joie, tant notre état de faiblesse était grand ».

Il vous a fallu plus d'un an pour vous reconstruire. Vous êtes pris en charge par la Croix-Rouge et par l'Agence juive, une organisation sioniste. Vous vous rendez d'abord en France, à Thionville, puis en Suisse, à Lugano, où vous découvrez une sorte de paradis inimaginable. Il n'est pas question de retourner en Pologne. Vous n'y avez plus personne. De votre famille, il ne vous reste qu'une petite photo de votre sœur Hinda, morte à 20 ans. Vous n'avez en Pologne que des souvenirs effroyables, non seulement la disparition dans les conditions que l'on sait, de vos proches, mais aussi le souvenir de tant de voisins polonais qui ne vous ont pas tendu la main, et même qui ont parfois participé à la persécution, au pillage des maisons appartenant à des juifs, aux dénonciations.

Vous vous dirigez vers la Palestine, la terre qui attire tant de juifs rescapés comme vous. Vous devez traverser encore tout l'Italie jusqu'à Tarente, puis connaître un nouveau camp d'internement, britannique, à Chypre. Vous parvenez enfin au kibboutz d'Aloumot, fondé en 1947 en Galilée. La guerre vous atteint à nouveau en 1948, vous vous engagez dans l'armée du jeune État israélien. Mais en 1951, un de vos cousins réfugiés à Lyon, vous retrouve et vous propose de le rejoindre. Pour vous, la France, « c'était un pays de liberté ». Vous arrivez à Lyon le 14 novembre 1951. Vous rencontrez Mireille, elle-même fille d'un déporté à Auschwitz. Vous refondez une famille. Deux enfants, Norbert et Linda, trois petits-enfants. La vie l'a emporté sur la doctrine de mort du nazisme. C'est la dernière phrase de votre livre :

« Notre plus grande vengeance, pour nous tous, les survivants, c'est d'avoir pu survivre justement. De nous être mariés et d'avoir assuré une descendance et une pérennité à ce peuple que les nazis avaient décidé de faire disparaître de la surface de la Terre. »

Plus qu'une vengeance, c'est une belle victoire, celle de la vie, de la civilisation, du courage, de la détermination.

En 1987, se tient à Lyon le procès de Klaus Barbie. Il agit sur vous comme un révélateur, comme un déclencheur. Dès lors, vous consacrez votre vie au témoignage. Vous considérez comme un devoir, un devoir sacré, de ne pas laisser les morts mourir une seconde fois en étendant sur eux le linceul de l'oubli. Il faut parler, il faut raconter, dire ce qui s'est passé, tandis que se répandent des théories négationnistes.

Vous participez à la création de l'Amicale des Déportés d'Auschwitz-Birkenau et des camps de Haute-Silésie, dont la présidente est Simone Lagrange. Vous en devenez le président de 2002 à 2017, avant de passer la main à Jean-Claude Nerson.

Vous organisez depuis 16 ans le voyage à Auschwitz pour des élèves. C'est chaque fois une épreuve, mais c'est pour vous qui n'avez pas de tombes sur lesquels vous recueillir, un moment où vous retourner vers les vôtres. J'ai participé à ce voyage en 2014. Je vous ai admiré. Vous surmontez votre souffrance qui est indicible, incommunicable, si ce n'est à travers ce témoignage : montrer les lieux à des jeunes. Le silence profond qui les happe dès leur arrivée témoigne de la justesse de votre démarche. En 2013, votre amie Simone Cizain, a rédigé un poème au retour d'un voyage. Je n'en cite que la conclusion :

Sur le chemin qui sépare la stèle du souvenir de la sortie,
Les âmes nous ont poussés vers la Vie.
J'ai eu envie de courir. Je n'ai pas osé me retourner.
J'avais peur de voir tous ces visages aux yeux exorbités,
Qui imploraient « Témoignez ».

Vous portez votre témoignage au CHRD, dans les écoles, les collèges, les lycées 40 à 50 fois par an. A Lyon, dans la Métropole, dans la région, jusqu'à Genève à l'ONU, à Paris, à Londres au lycée français. C'est un devoir. Vous ne refusez aucune occasion de vous exprimer. Je me souviens qu'en 2005, année des 60 ans de la libération des camps, sur le conseil de Muguette Dini, je vous ai proposé de prendre la parole devant une assemblée interreligieuse organisée à Lyon, par la communauté de Sant'Egidio, avec le soutien de Gérard Collomb et de Michel Mercier. Vous avez fait une intervention mémorable devant ces responsables religieux de toutes religions qui pouvaient avoir en commun de s'interroger sur le silence de Dieu. Où était Dieu à Auschwitz ?

Vous utilisez des moyens divers. En 2006, vous publiez un ouvrage au titre très beau, *Ces mots pour sépulture*. Réédité en 2012, il a été en quelque sorte traduit en pièce de théâtre par Simone Cizain, une pièce donnée par des acteurs bénévoles devant notamment des

publics de jeunes. La force de l'acte théâtral vient compléter le simple récit. Vous confirmez ainsi l'importance de la culture pour la transmission de la mémoire. Ce livre, c'est un moyen de faire revivre votre famille, pour ne pas les laisser sombrer dans l'oubli, comme l'écrit Jean-Claude Nerson dans le prologue.

Vous vous êtes engagé il y a plus de dix ans, dans un autre projet: celui de faire ériger à Lyon un Mémorial pour la Shoah, comme il y en a dans plusieurs villes françaises et européennes. Il avait recueilli l'approbation de Gérard Collomb. Nous entendons avec Georges Képénékian et avec l'aide du Procureur Général Jean-Olivier Viout, vous aider à le faire aboutir.

Un grand défi reste à relever : ne pas oublier ce que dit le philosophe Vladimir Jankélévitch, lorsqu'il affirme que « les morts dépendent entièrement de notre fidélité » (*L'imprescriptible*, 1986). C'est une lourde charge pour tous les citoyens, mais aussi pour les institutions de la République, comme pour les collectivités locales. La Ville de Lyon, par sa politique mémorielle, entend assumer cette responsabilité.

La République vous a déjà remis d'importantes reconnaissances. L'Ordre National du Mérite, et la plus élevée des décorations, la Légion d'Honneur. Mais je sais que celle qui vous touche le plus, c'est celle qui reconnaît le mieux l'effort de diffusion de la connaissance auprès des jeunes, les Palmes Académiques. Il y a quelques années, le Recteur Alain Morvan vous remettait les insignes de Chevalier. De nouveau notre pays, l'Europe et le monde affrontent des fléaux que l'on croyait révolus, le racisme, l'antisémitisme, le nationalisme, la haine de l'Autre et de toutes les altérités, des actes d'une barbarie inouïe. Nous sommes inquiets pour l'Autriche, la Hongrie, la Pologne, cette dernière mettant en place une législation de nature négationniste. Nous sommes inquiets pour l'Italie si proche, qui nous est si chère, avec laquelle nous avons fondé la communauté européenne. Nous sommes inquiets pour la France, cette France qui vous est si chère, mais où l'on entend à nouveau hurler l'antisémitisme, où l'on tue des enfants et de vieilles dames parce que juifs. Dans ce contexte, vous avez toute votre place dans notre système éducatif, non pour vous substituer aux enseignants, mais pour apporter ce plus qu'est l'épaisseur de l'histoire.

Monsieur le ministre de l'Éducation Nationale a estimé que votre dévouement pour cette grande cause de la Mémoire devait être à nouveau honoré.

Vous me faites l'immense honneur de m'y associer. Permettez-moi de vous dire la fierté que j'en éprouve. Dans sa préface à votre livre, en 2012, Jean Trotel, alors Premier Président de la Cour d'Appel de Lyon, écrivait : « Montrons-nous digne de Benjamin, témoin d'exception à tous égards, que nous avons eu l'honneur de rencontrer ou de lire ».

Cher Benjamin, après avoir retracé votre parcours et rappelé vos engagements, je ne suis pas sûr d'être digne de vous. Mais je vais remplir la mission que vous m'avez confiée.

Cher Benjamin Orenstein, au nom de Monsieur le Ministre de l'Éducation Nationale, nous vous faisons Commandeur dans l'Ordre des Palmes Académiques.